

Pistes de lecture

Pp. 81 - 83

De “*Créon la secoue soudain, hors de lui*”
à “*un silence, Créon la regarde*”

- Situation du passage : voir découpage de toute la “scène” entre Créon et Antigone : c’est le moment-clé où Créon, face au défi d’Antigone et face à l’inefficacité de tous ses arguments, est amené à dire le fond de sa pensée, à se justifier, à mettre en évidence ses “thèses secondaires”, son système de valeurs.
- Face au refus d’Antigone, Créon changera par la suite de tactique. Cessant de chercher à convaincre, il passera à la persuasion, faisant comprendre à Antigone qu’elle veut mourir pour des voyous. On passe donc d’une défense d’idées politiques à l’attaque plus personnelle.
- Cette scène marque donc le point culminant de l’argumentation de Créon.
- Essentielle dès lors qu’on replace en contexte : un tyran défend une certaine forme de compromission, dans l’intérêt public... Il défend le pragmatisme politique. Face à lui, une obstinée, attachée à des valeurs éthiques. On est évidemment très proche de la situation de la France sous le régime de collaboration, face à la résistance.

Composition

- 2 tirades, séparées par quelques répliques.
- La 1ère tirade est suivie d’un refus de “comprendre” d’Antigone, la 2e, d’une mise en évidence de sous-entendus dans les paroles de Créon. Extrême importance de ce “contrepoint”.
- Chaque tirade possède son organisation propre :
 - Première tirade
 - Exhortation à “comprendre”, rappel de la nécessité de “dire oui” (= thèse)
 - Allégorie de la barque qui coule.
 - Rôle du sauveteur
 - 2e tirade
 - Thèse : pour dire oui, il faut... = éloge du travail
 - Thèse refusée : dire non. Dénonciation par Créon, avec contre-exemple de la nature.
 - Créon poursuit la comparaison avec les bêtes, leur instinct de survie et leur courage.

- Ce passage met donc en jeu 2 argumentations, chacune avec son système de valeurs. Mais il est révélateur que Créon, dans son effort de convaincre, passe par des images : une allégorie dans un premier temps, une comparaison dans un deuxième temps.

--> on peut donc s'attacher à déceler quelles sont ses thèses / arguments / thèses secondaires (valeurs) d'abord, puis à repérer la rhétorique qu'il met en oeuvre pour essayer de les faire passer.

Les valeurs de Créon

Première tirade

- Tirade qui passe par une dénonciation de la bêtise et de l'égoïsme des hommes.
- Première tirade entièrement fondée sur une allégorie (c'est à dire métaphore "décodable" élément par élément) :

Barque	= Etat
prend l'eau	= la guerre (crime, bêtise, misère) que Thèbes vient de subir
gouvernail qui ballote	= gouvernement inefficace
Équipage	= l'armée dans son ensemble
Officiers	= idem
Mat, voiles	= le corps de l'Etat, les biens publics, la ville
Le vent	= le désordre politique
Toutes ces brutes	= le peuple
Le bout de bois	= gouvernail... donc le pouvoir
On tire dans le tas	= le recours à la violence d'Etat pour mater une rébellion
le bateau qui a un nom	= la nation

- D'où il ressort une idée de l'Etat relativement convenue : en temps de guerre, le peuple est composé de brutes indisciplinées, les officiers sont corrompus, le gouvernement est "faible" et conduit la nation à sa perte. En somme, la thèse de Créon pourrait se formuler ainsi : la nécessité de sauver la nation passe avant tout, et légitime le recours à la violence, qui n'a pas à être justifiée.
- Lien évident avec la situation de la France occupée : gouvernement de Bordeaux en déroute, exode, armée en déroute... On note que la résistance n'est absolument pas prise en compte. Antigone, précisément, par sa présence-même, la représente (du moins à un 2e degré, pour le spectateur).
- ≠ de chez Sophocle, bien sûr, le discours où Créon justifie son action par la trahison de Polynice... Système de valeurs = honneur, divinités... La

justification est avant tout un respect à la lettre des valeurs de la cité adoratrice de telle ou telle divinité qui la protège.

- Thèse de Créon difficilement justifiable en 1944 (les Lumières ont depuis longtemps traité la question de la légitimité politique !), ou au moins facilement contestable. D'où l'allégorie : à travers elle, Créon présente la violence politique comme une nécessité, comme une question de vie ou de mort. Elle met aussi en valeur l'irresponsabilité collective, et par contrepied l'héroïsme du capitaine, à savoir lui-même. Elle excuse aussi la violence, la reléguant dans une zone de non-droit : "Cela n'a pas de nom" (reprise). On est loin des conventions de Genève...

2e tirade

- Éloge du travail, qui passe par deux nouvelles allégories (ou comparaisons) : l'acte de gouverner comme travail manuel, la discipline politique chez l'homme comme instinct de conservation chez l'animal
- Nouvelle allégorie : assimilation de l'action politique à celle d'un travail manuel... locutions classiques issues du parler populaire qui dénotent l'activité manuelle, le travail physique :

- suer
- retrousser ses manches
- empoigner la vie à pleine main (métaphore)
- s'en mettre jusqu'aux coudes

= clichés. Semblable à la parole prolétarienne : faire son travail sans se poser de questions parce qu'il faut le faire...

- Dénonciation à partir de là de l'inaction, conçue comme 1. Une lâcheté (le travail est à faire) 2. Une invention des hommes.
- --> Éloge de l'instinct (grégaire, ou de survie) comme facteur de stabilité.
- ==> Là aussi, on oblitère la question des raisons de ce travail, on évacue la question de la légitimité, on "image" sans expliciter, sans fonder l'acte politique sur des valeurs politiques explicites, on ne pose pas la question non plus de la légitimité du pouvoir ! D'où la pertinence de la remarque d'Antigone : "Quel rêve, hein, pour un roi, des bêtes !". Cette remarque met par ailleurs en évidence les dangers d'une pensée qui tend à réduire l'homme à un animal, au lieu de fonder la politique précisément sur l'humanité et le consentement mutuel, raisonnable. Vieux débat, qui oppose par exemple Hobbes (L'homme est un loup pour l'homme, obligé de s'organiser pour survivre) à Rousseau (l'homme est naturellement bon, apte à progresser en matière de politique).

- Si l'on résume la pensée de Créon :
 - la stabilité politique prime sur le droit parce qu'elle conserve le groupe, ce qui justifie la dictature.
- On observe alors qu'il oblitère :
 - la question de la légitimité du gouvernant (contrat social)
 - la question de la légitimité de la violence politique
 - la question de l'humanité de l'homme
- Ce dernier point est fondamental : l'homme et les animaux se distinguent précisément par la sépulture ! Or c'est cette sépulture que Créon refuse à Polynice...

Quelques procédés rhétoriques utilisés par Créon pour persuader Antigone (dans l'ordre du texte)

Noter que les deux tirades, et la quasi-totalité de l'échange, se structure autour de deux expressions : "dire oui" ou "dire non". Dire oui, ce serait agir, quitte à se compromettre, tandis que dire non serait "attendre" égoïstement, au détriment de la nation. L'ensemble de ce passage semble être le développement, du point de vue de Créon, de ces deux attitudes fondamentales.

Première tirade

- Expression de la subjectivité : colère
 - Exclamations initiales :
 - "Mais bon Dieu !"
 - insulte : "petite idiote"
 - chantage affectif : "j'ai bien essayé de te comprendre, moi" (noter la reprise du sujet "je" sous forme de pronom personnel accentué, en fin de phrase).

= colère, irritation de celui qui fait face à l'incompréhension de quelqu'un d'obtus ? Oui mais aussi, à bien y regarder, aveu d'échec (comme la violence qui précédait) : colère de celui qui n'aime pas être obligé de se justifier...
- Formulation de la thèse : reprise anaphorique de "il faut qu'il y en ait qui". Effet là aussi de l'emportement. Tournure injonctive... Mais façon aussi de ne pas expliciter une pensée qui s'affirme sous forme métaphorique : "di[re] oui", "men[er] la barque", qui va être immédiatement développée en allégorie.

- Utilisation d'une allégorie : voir ci-dessus.
- Travail sur l'indéfini, l'aspect collectif et anonyme des êtres :
 - pronoms "*Cela*", "*c'est*" qui permettent d'éviter un contenu précis, fondent l'allégorie, et éludent une dénomination précise... Expression d'autant plus ambiguë à la fin de la tirade, puisqu'on reste dans le collectif, l'indéfini : "cela n'a pas de nom"
 - Lexique marqué par le collectif : "le tas", ou par la réification : "la chose qui tombe"
- Asyndètes : "l'équipage ne veut plus rien faire, il ne pense..." (on aurait pu avoir plusieurs phrases) = renforce l'effet d'urgence.
- Polysyndète : "Et... et... et"... = mise en évidence d'une accumulation menaçante. Effets de construction qui s'accompagnent d'une reprise soulignant cette accumulation (à leur peau, à leur précieuse peau) + amplification syntaxique (à **leur** peau, à **leur** précieuse peau et à **leurs** petites affaires = 3 COI).
- Adjectifs marquant une ironie dénonciatrice (dénonciation de l'égoïsme, de la mesquinerie) : un *petit* radeau *confortable*, leurs *petites* affaires, leur *précieuse* peau. Laisse entendre, de la part du chef de l'Etat, l'attitude inverse, celle du désintéressement... Dénonciation renforcée par une négation (ce qu'il faudrait faire) suivie d'une restriction (ce qu'il ne faudrait pas faire mais qu'ils font) : "l'équipage *ne* veut *plus* rien faire, il *ne* pense *qu'à*"...
- Brusque changement d'énonciation : on passe de la délocution à l'interlocution qu'on avait abandonnée dès l'annonce de la thèse : "crois-tu". C'est aussi une tournure interrogative qui masque une thèse = question rhétorique. Effet obtenu : prise à témoin, à parti d'Antigone, mais aussi, au second degré, de tout spectateur.
- Le "je" s'efface derrière le "on" : "Crois-tu qu'on a le temps...", "On prend le bout de bois", puis derrière la 2e personne qui prend à témoin le spectateur, qui rend le scénario possible pour n'importe qui, qui l'actualise dans l'interlocution : "devant *vous*, le vent qui *vous* gifle"... "t'avait donné du feu", "toi non plus"... Le dernier tu, précisément, désigne Antigone, mais le glissement est significatif, et Antigone, en réutilisant le vouvoiement "C'est bon pour vous", semble lui renvoyer la balle...
- Effet d'ironie par rapport à l'inaction : "faire le raffiné".
- Par contraste avec le collectif, mise en évidence du singulier : "le premier qui s'avance", "celui qui t'avait donné du feu en souriant la veille". C'est

cependant une singularité de convenance : les gestes évoquent ceux des hommes au front, au combat. Ce sont plutôt des *fonctions* que des hommes en particulier (cliché, par exemple, de la fraternité autour d'une cigarette partagée, fraternité brisée par des décisions supérieures qu'on ne remet pas en cause).

- Dimension quasi cosmique du combat : l'homme face aux éléments naturels et hostiles : montagne d'eau (métaphore hyperbolique), la vague, le vent... Image du capitaine héroïque.
- Lexique péjoratif (locution), délibérément populaire, où l'on dénigre avec familiarité de ce dont on parle : "tirer[r] dans le tas", "le premier qui avance"... = vocabulaire de caserne. Habileté qui consiste à prendre à se présenter soi-même sans enjolivements, et même plutôt sous un angle négatif ("C'est peut-être celui qui..")... En se jetant la pierre le premier, on fait malgré tout passer par contraste l'idée d'un "boulot" qu'il faut faire de toute façon, on impose l'idée qu'il soit inéluctable : "Et toi non plus, tu n'as plus de nom, cramponné à la barre". Rien ne met en évidence l'importance d'un choix politique.
- Reprise multiples : "... n'a pas de nom", décliné dans toute la deuxième partie, avec un effet quasi incantatoire, et aussi dans le tas"... Met en scène l'indignation (feinte ou sincère ?) du héros, qui fait le sale boulot par souci de la collectivité, qui va au-delà de ses scrupules pour le bien commun... Le héros, en somme.
- Syntaxe = amplification oratoire, marquée par le point-virgule : "c'est comme... la vague / le vent qui vous gifle"

=> Cette première tirade évoque un récit de combats. Ton quasi épique ! Créon parle en soldat, en homme du terrain, expérimenté, qui a son franc-parler, sans illusion... Mais les valeurs qu'il manipule ne sont pas explicitées, elles sont avant tout imagées. C'est donc aussi une rhétorique de l'héroïsme, d'un héroïsme certes désabusé, mais héroïsme tout de même, puisque au bout du compte "le bateau [a] un nom", que la nation a été sauvée.

En contexte, évidemment, derrière le discours du soldat, on reconnaît la rhétorique pétainiste. Ne pas oublier que Pétain était avant tout un héros de la guerre 1914-1918, que c'est en chef militaire qu'il a été pressenti pour la mise en place du gouvernement de collaboration, au nom précisément de l'ordre, du pragmatisme politique. Devant la débâcle, beaucoup ont vu dans la collaboration le moyen de sauver la nation plutôt que de la voir anéantie. On voit donc bien évidemment dans cette réécriture une tentative de justification, de compréhension de l'attitude patriotique qui peut motiver un chef d'Etat...

Autre élément de la rhétorique pétainiste, après la patrie : le travail (la famille, ce sera p. 91 : le bonheur familial qu'il propose à Antigone).

Deuxième tirade

- Évocation du travail :

- lexique qui évoque le travail manuel, le labeur physique, avec une connotation positive dans la métaphore : “empoigner la vie à pleines mains”...
- L'ensemble met en valeur le courage du travailleur, son volontarisme constructif.
- Avec l'évocation, plus loin, des animaux, on s'approche d'une tirade “agricole”. Là se trouve un ancrage important : la société française de 1944 est avant tout agricole, et est susceptible d'être touchée par ce discours.

- Dénonciation de l'inaction :

- Reprise du présentatif “c'est” : “c'est facile de dire non”, “c'est trop lâche”, “c'est une invention des hommes”. Effet anaphorique qui permet de faire passer trois jugements successifs, sans argument. Apparence de définition, mais c'est avant tout un jugement marqué par la subjectivité...
- Restrictions : “même si on doit mourir”, “Il n'y a qu'à” (restriction combinée au présentatif “il y a”) = prise en compte de l'attitude d'Antigone, mais qui la dénonce, met en valeur ses failles (= ébauche de réfutation).
- Reprise de “attendre”= mise en valeur de la passivité, qui s'oppose au volontarisme du 1er paragraphe.
- Adverbe : “attendre *même* qu'on vous tue” (souligne l'indignation du locuteur par rapport à ce renoncement)

==> Globalement : la “réfutation” de Créon est avant tout une accusation de lâcheté. Mais il ne démontre pas en quoi c'est une attitude lâche, il se contente de le dire... Il ne s'attaque pas aux valeurs fondamentales qu'Antigone met en jeu : le respect des morts, l'amour fraternel. D'où la nécessité où il se trouve de livrer le fond de sa pensée.

- Éloge de l'instinct

- Là aussi, apostrophe, interlocution + question rhétorique, soulignant un nouveau développement : “tu imagines un monde”...
- Gradation : “bonnes, simples et dures” (cette gradation en dit long : il faut donc que l'homme ressemble aux animaux non par la bonté, la simplicité, mais par la dureté ! Rhétorique de l'endurcissement, typique des cours de casernes, des rites collectifs de soumission ou d'allégeance).

- Cette gradation est renforcée par une locution adverbiale, soulignant cette fois l'assentiment sans réserve du locuteur : "au moins". À mettre en parallèle avec "courageusement" : on valorise ce dont on parle.
 - Le passage est structuré autour d'une double allégorie chargée de symbolisme : "un monde où les arbres aussi auraient dit non à la sève" // "où les bêtes auraient dit non contre l'instinct de la chasse ou de l'amour". Le parallélisme syntaxique souligne la comparaison... Mais on compare deux images. Une image est explicitée par une autre image.
 - L'arbre symbolise l'accroissement, ce qui perdure, le patrimoine... La nation ? Peut aussi évoquer le jardin d'Eden... Ce qui est donné, ce qu'on doit préserver. La nature.
 - La sève renvoie à la vie, au sang, au principe vital.
 - Cette allégorie est là avant tout pour souligner un lien indissociable entre deux choses ou êtres.
 - Une fois ce lien posé, on l'illustre à nouveau par un autre exemple : l'animal et l'instinct. Ce lien, du fait de l'allégorie qui précède, est désigné comme infrangible.
 - Puis on qualifie positivement cet instinct : bon, simple... et dur. Glissement significatif ! Ce n'est plus l'instinct de la chasse ou de l'amour, mais l'instinct en général qui est présenté comme positif.
 - Puis on développe la métaphore filée (allégorie, là encore) d'un chemin présenté lui aussi comme une donnée incontournable, et où l'instinct de conservation de l'espèce (et non plus de l'individu) domine : c'est précisément l'idéologie de Créon, celle qu'il défendait dans sa première tirade : l'ordre public permet de préserver la nation.
 - Éloge du mimétisme, de la reproduction mais dans tous les sens du terme : *les unes après les autres*, le *même* chemin (repris plus bas), le *même* courage, toute *pareille* à celles qui sont passées avant...
 - le particulier se noie dans le collectif, à l'aide du pronom "en" : il peut *s'en* perdre... il *en* restera. Désignations collectives, distancées : "les unes", "les autres", "elles", "en", "une de chaque espèce"...
 - qualification positive de ce mimétisme : "courage", "courageusement"...
 - Amplification oratoire de la phrase (dernière phrase), du fait des reprises de "même".
- = autant de procédés qui permettent d'illustrer une idée sans avoir à discuter

des valeurs sous-jacentes ! En gros : on illustre pour ne pas avoir à argumenter... Pourtant, l'idéologie est relativement claire... Elle rejoint celle du 1er paragraphe : éloge du courage, de l'héroïsme, du renoncement pour que règne l'ordre dans la collectivité, ordre qui est supposé la préserver.

- Cette allégorie invite à comparer l'homme et l'animal, et c'est le fond de la pensée politique de Créon ! La politique serait un phénomène naturel, instinctif, et pas humain... C'est précisément sur ce point qu'Antigone va le reprendre avec beaucoup de pertinence...

Conclusion.

- Lien évident avec le contexte historique...
- Réécriture : les personnages ont les valeurs du temps d'Anouilh. Sens de cette réécriture ?
- Rhétorique très habile, qui fait appel aux valeurs de l'après-guerre... Très imagé, et par là-même très convaincant, ou plutôt "persuadant" ! Peut-on dire qu'Anouilh "excuse" Créon ? Pas si sûr : il met en scène l'esprit de la collaboration, mais il met aussi en scène la résistance d'Antigone. Même si on peut s'interroger sur le personnage qu'il fait d'Antigone ("je suis là pour vous dire non et pour mourir" = attitude suicidaire), il ne donne raison ni à l'un, ni à l'autre, et tout le sens de la pièce réside dans cette confrontation insoluble.
- C'est précisément cette confrontation qui existait déjà chez Sophocle ! Autrement dit : le mythe perdure, par-delà le vernis, l'actualisation de la pièce... Confrontation entre valeurs pragmatiques et éthiques.
- Peut-on parler d'une punition de Créon ? Chez Sophocle, Créon est allé trop loin et est puni par les dieux (Cf les chants du chœur, annonceurs). L'accent s'est déplacé chez Anouilh sur la question de la légitimité de la violence politique, dieux mis à part.